

Georg Lukács

*Opportunisme  
et putschisme.*

1920

Traduction de Jean-Pierre Morbois

Version mise en ligne le 14 juin 2021

Ce texte est la traduction de l'essai de Georg Lukács :  
*Opportunismus und Putschismus*. (1920)

Il occupe les pages 47 à 57 du recueil *Revolution und Gegenrevolution, Politische Aufsätze II* [Révolution et Contrerévolution], Darmstadt & Neuwied, Luchterhand, 1976. Il a été publié pour la première fois dans *Kommunismus, Zeitschrift der Kommunistischen Internationale für die Länder Südosteuropas*, [Communisme, périodique de l'Internationale Communiste pour les pays du sud-est de l'Europe.] 1<sup>ère</sup> année, cahier 32, 17/08/1920, pp. 1107-1115.

Cet essai traite des questions du moment, et doit donc être replacé dans son contexte : Georg Lukács est alors en exil à Vienne après la chute de la République Hongroise des Conseils. Comme l'indique le titre du recueil dont il est extrait, nous sommes dans une période de troubles consécutive aux horreurs de la première guerre mondiale, où la colère spontanée des peuples que suscite la situation et qui explique les tendances « spontanéistes » de ce texte, s'exprime par un foisonnement d'élans révolutionnaires de toutes sortes, et d'affrontements entre révolution et contrerévolution. Une clarification s'impose au sein du mouvement ouvrier, sous l'impulsion du Parti Communiste Russe et de la III<sup>ème</sup> Internationale en cours de constitution.

## *Opportunisme et putschisme.*

Aucun communiste qui réfléchit et qui est honnête avec lui-même ne voudra ni ne pourra dissimuler que les partis communistes (à l'exception de la Russie) ont à traverser une crise sévère. Cette crise, dont les germes étaient présents dès la fondation des partis communistes et qui avec le temps est devenue de plus en plus aiguë, s'est exprimée au début par la prédominance de tendances putschistes ; le blanquisme, que Bernstein et déjà Marx lui-même ainsi que, à plus forte raison, les bolcheviks, ont rejeté, hantait de fait les pensées et les actions de nombreux camarades – par ailleurs honnêtes et convaincus : à savoir la superstition selon laquelle la révolution prolétarienne serait accomplie d'un seul coup par la résolution et l'autosacrifice d'un petit groupe de combattants d'avant-garde bien organisés. Il semble que les partis communistes étaient sur le point de surmonter les confusions contenues dans cette doctrine, laquelle devait obligatoirement apparaître tout particulièrement en raison de la décomposition de l'appareil d'État en Europe centrale immédiatement après la défaite dans la guerre.

Et ce d'autant plus que l'autre raison interne, et de ce fait plus importante, des tendances putschistes dans les partis communistes montre également une orientation à la décroissance. Il est en effet dans la nature des choses que les mouvements révolutionnaires sensibilisent en premier lieu les couches de travailleurs révolutionnaires par instinct, inorganisées jusqu'alors et inexpérimentées de ce fait dans la lutte de classe ; qu'en revanche, ce soit précisément dans l'élite des travailleurs organisés en

syndicats qu'existent de forts penchants conservateurs opportunistes. Dans la mesure où l'effondrement du capitalisme, par l'extension de ses conséquences sur leur situation économique immédiate, entraîne également ces couches sociales dans la même souffrance, couches qui sont ainsi radicalisées, le sentiment révolutionnaire des masses prolétariennes s'emplit de la conscience révolutionnaire de la véritable lutte de classe, du marxisme dialectique conscient. (L'importance pour le destin de la révolution des couches sociales mentionnées ci-dessus subsiste, sauf que leur fonction connaît une modification.)

C'est pourquoi il semble maintenant que d'autres dangers internes se préparent. Avec la croissance des partis, tout particulièrement là où le parti prolétarien de la Troisième Internationale n'est pas né de la rupture et de la lutte avec le vieux parti, mais a obtenu la majorité et la direction au sein du parti (comme en Italie et peut-être bientôt en Tchécoslovaquie), avec l'inclination de groupes opportunistes ou tout au moins hésitants (USPD, groupe Longuet)<sup>1</sup> pour la Troisième Internationale, le

---

<sup>1</sup> USPD : *Unabhängige Sozialdemokratische Partei Deutschlands* [Parti social-démocrate indépendant d'Allemagne], parti fondé en 1917 par les pacifistes exclus du SPD. Le KPD (parti communiste allemand) est fondé en décembre 1918 par le départ de la Ligue Spartakiste. Il est ensuite rejoint, fin 1920, par une deuxième vague de militants lors d'une nouvelle scission de l'USPD.

Jean Longuet (1876-1938) : militant socialiste, petit-fils de Karl Marx. Durant la guerre, il adopte une position pacifiste ambiguë, en continuant de voter les crédits militaires. Au congrès de Tours, (30/12/1920) il se prononcera tout d'abord pour la III<sup>ème</sup> Internationale, mais qualifié, comme modéré, par les dirigeants de celle-ci, d'« agent déterminé de l'influence bourgeoise sur le prolétariat », il refusera les 21 conditions et restera à la SFIO. NdT.

danger devient toujours plus aigu, et les signes se multiplient de plus en plus clairement de ce qu'avec eux, c'est aussi l'esprit de l'opportunisme qui fait son entrée dans les partis communistes. Il semble donc que les vrais communistes, marxistes, auraient désormais à mener une lutte sur deux fronts, à droite et à gauche, que le marxisme serait contraint d'adopter une position centriste au sein du communisme. Face à cela, il faut souligner et fonder théoriquement, dans le cadre de ce qui est possible ici, *qu'il s'agit dans les deux cas du même danger* pour l'esprit du communisme ; que les opportunistes et les putschistes, dans les fondements théoriques décisifs de leurs principes, se placent sur le même terrain, et qu'en conséquence ils parviennent aussi dans la pratique – très souvent – à des résultats très similaires.

Ce qu'il y a de théoriquement décisif – pour l'exprimer seulement de façon négative – semble résider dans l'incapacité de chacun des deux groupes à saisir *la révolution comme processus* ; en version positive, dans une *fausse évaluation de l'organisation* pour le mouvement révolutionnaire. On pourrait très bien parler aussi d'une surestimation de l'organisation. Sauf que cette expression induirait en erreur parce qu'elle pourrait être interprétée comme un soutien aux tendances anarcho-syndicalistes, attitude obligatoirement étrangère à tout communiste. La fausse appréciation des problèmes d'organisation du côté des opportunistes et des putschistes, contrairement aux communistes, ne renvoie en effet pas à l'importance de l'organisation en général, mais exclusivement *au rôle et à la fonction de l'organisation dans le mouvement révolutionnaire*. Sans

organisation, et même sans une organisation rigoureusement centralisée et disciplinée, un parti communiste est inconcevable. Il se distingue cependant des opportunistes et des putschistes en ce que pour lui, l'organisation n'est pas une condition préalable de l'action, mais résulte d'une constante interaction entre présupposition et résultat *au cours de* l'action ; et si l'un de ces deux points de vue doit prédominer, alors c'est plutôt comme résultat que comme présupposition qu'il faut concevoir l'organisation. « La conception rigide, bureaucratique et mécanique » dit Rosa Luxemburg, « veut que la lutte soit seulement un produit de l'organisation à un certain niveau de sa force. Le développement dialectique vivant fait au contraire naître l'organisation comme un produit de la lutte. »<sup>2</sup> Point n'est besoin d'exemple pour mettre en lumière ce type de pensée et d'action du côté des opportunistes ; tout le décompte de leurs bulletins de votes et de leurs cartes du parti, leur attente du « moment » où des prolétaires en nombre suffisant seront suffisamment bien organisés, voilà qui est parfaitement connu de tous. Mais il est frappant de voir combien les raisonnements des putschistes sont analogues. Que l'on compte en l'occurrence non pas des bulletins de vote, mais des revolvers, des mitrailleuses, etc., que la « bonne organisation » doive comprendre moins d'hommes, que sa qualité ne soit pas celles d'un appareil électoral ou d'un syndicat mais celle d'une organisation militaire illégale, change sincèrement peu de choses à leurs fondements théoriques. Les putschistes eux-aussi

---

<sup>2</sup> Rosa Luxemburg, *Grève générale, parti et syndicats*, VI, Paris, Spartacus, 1947, p. 57. (trad. modifiée).

conçoivent l'organisation et l'action comme deux étapes différentes l'une de l'autre, comme la préparation et la révolution elle-même, comme la mobilisation et la bataille. Cette dichotomie mécaniste du processus révolutionnaire a chez les putschistes pour conséquence nécessaire qu'ils surestiment démesurément le fait de la simple prise de pouvoir par le prolétariat. Ils croient pouvoir considérer la prise de pouvoir comme la conclusion ou tout au moins le couronnement du processus révolutionnaire, bien qu'elle ne soit rien de plus qu'une étape très importante, décisive (mais seulement une étape) de la lutte de classe. Ils doivent de ce fait omettre totalement le fait que leurs forces, et spécialement celles de leur « organisation », sont non seulement insuffisantes pour la lutte réellement décisive qui va suivre, mais n'y sont pas encore du tout prêtes. Pour les opportunistes aussi, le moment de la prise de pouvoir apparaît sous un faux éclairage. Même s'ils essaient la plupart du temps d'éliminer son importance dans la conscience du prolétariat au moyen de paroles vides de sens sur une « évolution progressive », une « transition », etc., des situations peuvent, par suite de cette fausse évaluation, très souvent survenir où la prise de pouvoir est non seulement surestimée précisément au sens « putschiste » du terme, mais même traitée en ce sens dans la pratique. La proclamation de la République des conseils à Munich<sup>3</sup> en est un exemple très

---

<sup>3</sup> La Bavière se proclame « État populaire » le 8 novembre 1918, sous la direction de Kurt Eisner (1867-1919), mais son parti, l'USPD, est battu aux élections de janvier 1919, et lui-même est assassiné. La première République des Conseils est proclamée le 7 avril 1919, sous la direction de Ernst Toller, USPD, (1893-1939), avec les anarchistes Gustav Landauer (1870-1919), Erich Mühsam (1878-1934). NdT.

caractéristique. Tandis que les communistes authentiques s’y sont vigoureusement opposés et ont refusé toute participation, la première pseudo-République des conseils de Bavière est née suite au putsch des socialistes majoritaires, des indépendants et des anarchistes. Et alors qu’après sa mise en place, les communistes ont déployé tous leurs efforts pour transformer en une véritable dictature du prolétariat<sup>4</sup> la domination apparente du prolétariat qui n’existait que sur le papier, les auteurs du putsch – à la droite comme à la gauche de Toller – n’ont pour une partie d’entre eux eu pour but que de simples conquêtes apparentes, tandis qu’une autre partie a ouvertement saboté toute mesure révolutionnaire véritable de la lutte de classe.

Ce n’est pas un hasard. Ce n’est pas un hasard si l’USPD est au centre de cette mixture fraternelle d’opportunisme et de putschisme. Ce n’est pas non plus un hasard si, pour le prétendu radicalisme de gauche de Laufenberg et Wolffheim,<sup>5</sup> d’un côté la prise de pouvoir ne fut pas assez rapide et « énergique », mais que d’un autre côté, ils sont très disposés, pour la « préservation » d’une telle « domination » du prolétariat, à conclure une trêve avec la bourgeoisie pour lutter contre le capitalisme de l’Entente. La surestimation, la conception mécaniste de l’« organisation » a en effet pour conséquence nécessaire

---

<sup>4</sup> Le 13 avril 1919, les communistes, avec Eugen Leviné (1883-1919) et Max Levien (1885-1937) mettent fin au gouvernement anarchiste et prennent le pouvoir à Munich. Cette deuxième République des Conseils est définitivement écrasée le 3 mai. NdT.

<sup>5</sup> Heinrich Laufenberg (1872-1932) et Fritz Wolffheim (1888-1942). Membres de la fraction gauchiste du KPD qui forme en avril 1920 le KAPD (Parti communiste ouvrier d’Allemagne), ils évolueront vers le « National-bolchevisme ». NdT.

que la *totalité* du processus révolutionnaire soit obligatoirement négligée au profit *du résultat visible immédiat*, repoussée à l'arrière-plan.

Seule la totalité du processus révolutionnaire peut fournir une ligne directrice à l'action communiste. Ce que Marx a souligné dans la *Critique du programme de Gotha*, à savoir que « le droit ne peut jamais être plus élevé que l'état économique de la société et que le degré de civilisation qui y correspond », <sup>6</sup> se rapporte aussi aux formes d'organisation du prolétariat dans sa lutte de classe. Celles-ci aussi sont, d'une part, des formes d'expression, et d'autre part, dans la lutte de classe, des armes dont le développement, la force, l'utilité, la capacité d'intensification dépendent de l'évolution de la lutte de classe. Dès qu'une forme d'organisation accède à l'autonomie, ce point de vue de la totalité est occulté, et comme avec sa disparition, le véritable critère de son action se perd, il ne reste comme résultats et critères que les résultats visibles immédiats de la lutte. Mais ceux-ci – peu importe que ce soient des accords salariaux avantageux ou des soulèvements armés – *considérés isolément*, ne peuvent absolument pas fournir un critère à l'action du *prolétariat*, *ni même pour la juste appréciation de la situation instantanée*.

Les racines théoriques de cette mésinterprétation funeste du marxisme révolutionnaire remontent loin dans le passé. La première expression claire en a été la lutte entre la fraction Willich-Schapper et Marx, <sup>7</sup> une

---

<sup>6</sup> Karl Marx, Gloses marginales au programme du Parti Ouvrier Allemand, in *Critique des programmes de Gotha et d'Erfurt*, trad. Emile Bottigelli, Paris, Éditions sociales, 1950, p. 25.

<sup>7</sup> Cf. Karl Marx : *Révélations sur le procès des communistes de*

ultérieure – dont les conséquences se font encore sentir dans tous les débats d’aujourd’hui – l’opposition que fait Bernstein entre évolution et révolution. Il ne sert à rien de lutter contre la doctrine de l’évolution progressive avec l’emphase, aussi ardente doit-elle, de la révolution, si l’on n’a pas compris que toute cette opposition – quel que soit le côté auquel on adhère – *signifie* un abandon du *terrain du marxisme*. Le marxisme conçoit en effet le processus du développement capitaliste dans son ensemble et le déploiement en son sein des énergies prolétariennes comme un grand processus unitaire. La longue période que cette évolution englobe, les longues pauses, les longs moments de stagnation apparente, les reculs, les immobilités ne peuvent et ne doivent jamais obscurcir, aux yeux du prolétariat et surtout aux yeux de son avant-garde consciente, le caractère révolutionnaire de sa totalité. La tactique des communistes doit de ce fait s’adapter à ce double caractère du mouvement ouvrier révolutionnaire. D’un côté, elle ne doit jamais perdre de vue l’unité et la totalité du processus révolutionnaire. Il lui faut cependant de l’autre toujours considérer cette même totalité du point de vue de l’instant donné, à partir de l’« exigence du jour » : elle doit toujours être une *Realpolitik révolutionnaire*, où chacun des deux concepts à partir desquels se construit la tactique communiste doit rester d’une importance *égale*. C’est seulement lorsque cette unité et cette tactique du processus a produit cette altération de son sens par l’opportunisme, c’est

---

*Cologne*, Chap. VI (1852), in *Œuvres IV* trad. Maximilien Rubel, Paris, nrf La Pléiade, 1994. Karl Schapper (1812-1870) et August Willich (1810-1870) formaient une fraction d’inspiration blanquiste opposée à Marx et Engels au sein de la Ligue des communistes.

seulement lorsque le développement est conçu comme une « évolution pacifique » et la *Realpolitik* comme un abandon de la révolution que le putschisme retrouve une – apparente – justification révolutionnaire. C'est alors en effet que le soulèvement armé, la prise de pouvoir « à tout prix » peut effectivement apparaître comme une véritable action révolutionnaire. Si, en revanche, *le processus lui-même est dans son essence conçu comme révolutionnaire*, si les soulèvements armés apparaissent sur ce chemin comme des étapes nécessaires qui, dans certaines situations, sont absolument nécessaires, mais qui dans leur nature ne sont pas du tout différentes, en leur principe, des autres étapes, alors le putschisme se retrouve dénué de tout fondement, non seulement au plan de la théorie et de l'agitation, mais aussi dans la pratique, et le caractère petit-bourgeois de ses bases se dévoile de soi-même à tout travailleur qui réfléchit.

Ainsi, la tactique des communistes face au putschisme est en même temps clairement caractérisée : ils doivent *animer* chacune de leurs actions, aussi insignifiante, aussi orientée vers les exigences du quotidien qu'elle soit – en apparence –, *d'un esprit révolutionnaire*. Et *esprit révolutionnaire*, dans cette signification pratique du terme, ne signifie ni plus ni moins que l'action consciente au sens du processus révolutionnaire, l'exploitation de chaque opportunité pour intensifier les antagonismes de classes et rendre cette intensification consciente chez le prolétariat.

Cela n'est possible que lorsque chaque action singulière du prolétariat est guidée par le point de vue du mouvement dans son ensemble et que cette unité avec la

totalité du processus révolutionnaire devient consciente pour le prolétariat en action. Si cela ne se produit pas, il faut alors que la défense de leurs intérêts, les armes à la main, apparaisse nécessairement comme la seule action qui soit révolutionnaire aux yeux des travailleurs qui ont un sens révolutionnaire, mais qui n'ont pas encore atteint la maturité d'une pleine conscience de classe. Car ce n'est pas seulement au niveau théorique que l'opportunisme et le putschisme sont des phénomènes apparentés.

*Le putschisme ne peut croître que sur le terrain de l'opportunisme*, de sorte que la présence de tendances putschistes dans la classe ouvrière ne peut que pousser tout véritable communiste à l'*autocritique* : à examiner si des éléments opportunistes ne sont pas dissimulés quelque part dans sa propre tactique.

« Le principal défaut, jusqu'ici, du matérialisme de tous les philosophes », dit Marx, « est que l'objet » n'est pas saisi « en tant qu'*activité humaine concrète*, non en tant que *pratique*, de façon subjective », ni en tant qu'« *activité objective* ». C'est pourquoi le matérialisme de Feuerbach, contemplatif, « ne comprend pas l'importance de l'activité "révolutionnaire", de l'activité "pratique-critique". »<sup>8</sup> Le marxisme vulgaire des opportunistes est retombé à ce stade feuerbachien de l'évolution ; et toute l'activité (apparente) du putschisme est incapable de l'élever au-dessus de ce même point de vue de la pure contemplation.

---

<sup>8</sup> Karl Marx, *1<sup>ère</sup> thèse sur Feuerbach*, in *L'Idéologie allemande*, Paris, Éditions sociales, 1971, p. 31.

C'est pourquoi tous deux conçoivent l'évolution historique de manière totalement mécaniste ; c'est pourquoi, de ces deux conceptions de la lutte des classes, disparaît l'idée *d'activité révolutionnaire des masses* et avec elle, celle de l'élévation du niveau de leur conscience révolutionnaire, qui est à la fois le fruit et la base de leur action révolutionnaire.

Opportunistes et putschistes se ressemblent également entre eux en ce qu'ils sous-estiment la spontanéité des masses, comparée aux actions « préparées », organisées à l'avance ; en ce qu'ils cherchent, non seulement à rendre conscient le mouvement (qu'il s'agisse de hausses de salaires ou de soulèvements armés) et à le diriger au sens communiste, mais encore à le « faire ». C'est pourquoi leurs actions, bien qu'elles soient toujours – par les deux camps – décrites comme « inspirées par la réalpolitique » au contraire des considérations purement « théoriques » des vrais marxistes, planent toujours dans les nuages et sont dénuées de toute base réelle identifiable. Ce fondement réel de l'action ne peut en effet être que la conscience de classe du prolétariat telle qu'elle s'exprime dans l'« activité pratique-critique ». Toute action qui n'émane pas d'elle, de la spontanéité des masses, dont l'objectif n'est pas de rendre conscientes ces exigences qui ont inconsciemment attisé cette spontanéité, qui ne cherche pas à guider cette spontanéité dans cette direction, dans la direction de la totalité du processus révolutionnaire, flotte dans le vide, aussi évidents et « empreints de réalpolitique » que puissent par ailleurs être ses slogans. Tout travailleur, – même s'il n'en a pas tout d'abord conscience – est un marxiste orthodoxe : c'est là la condition préalable tacite de

l'action communiste. Il l'est conformément à sa position de classe qui l'insère nécessairement dans le processus révolutionnaire. Mais seule la leçon illustrée de la lutte des classes et, en elle, l'activité dirigeante du parti communiste, peut faire prendre conscience au travailleur de cette inéluctable position de classe qui est la sienne avec toutes ses conséquences. Les opportunistes et les putschistes entravent ce processus de la même manière, même si c'est par des moyens différents. Les premiers, en faisant de la situation momentanée, isolée, hors du contexte global, le point de départ de leur tactique. Les seconds, en se fixant un objectif qui n'est pas encore arrivé à maturité, qui n'a pas encore, spontanément (même si c'est de façon inconsciente), été envisagé par les masses, et en essayant de le réaliser sans relation directe avec elles.

Comme on le voit, la conception mécaniste de la lutte des classes dans le marxisme vulgaire sépare la « préparation » à la révolution de la « révolution » elle-même, elle sépare en conséquence l'organisation de la masse, elle isole les éléments singuliers de la lutte de sa totalité. En abandonnant l'idée de la totalité des processus révolutionnaires, elle devient incapable de comprendre le rôle de la conscience dans le développement révolutionnaire et d'ajuster l'action révolutionnaire sur le développement de la conscience de classe révolutionnaire. Les opportunistes croient par un « travail d'éducation » – également pacifique – inculquer peu à peu au prolétariat la « maturité » nécessaire à la révolution. Les putschistes éludent complètement cette question en attribuant simplement aux masses leur propre « conscience » révolutionnaire. Ces conceptions

sont toutes les deux pareillement mécanistes. Toutes les deux voient en effet dans le développement de la conscience de classe prolétarienne quelque chose qui ne pourrait se concevoir qu'indépendamment même de la lutte révolutionnaire. Ce faisant, ils laissent échapper l'arme la plus importante, celle qui est absolument décisive d'un point de vue révolutionnaire. Dans la mesure où les communistes, de la seule manière authentiquement marxiste, règlent leur tactique sur cette unité de la lutte de classe et de la conscience de classe, dans la mesure où ils animent chacune de leurs actions d'un esprit révolutionnaire et qu'ils éduquent ainsi le prolétariat à une « activité pratique-critique », il n'ont plus du tout l'obligation de combattre en particulier l'opportunisme et le putschisme.

S'ils s'écartent de ce chemin, aucune libelle polémique, aussi habile que soit sa rédaction, ne pourra les sauver de ce double danger. Car la révolution est *un grand processus d'éducation du prolétariat* ; il ne peut vaincre que s'il se constitue en classe dans la lutte et par la lutte. Mais il ne peut devenir une classe que si la véritable conscience de classe se développe en lui ; la conscience de classe ne peut cependant naître que dans l'action révolutionnaire, de plus en plus consciente, menée dans une perspective de classe. Tout autre discours sur la « maturité idéologique » du prolétariat reste un bavardage creux, peu importe que l'on nie ou que l'on reconnaisse au prolétariat cette « maturité ».

Le prolétariat n'existe tout d'abord en tant que classe sociale qu'au plan économique, qu'objectivement, et c'est seulement la lutte de classe elle-même qui rend

subjective, consciente cette réalité objective, scientifique de la classe sociale, et l'intègre à la vie réelle, active et pleine de vitalité. En raison de leur conception mécaniste de la lutte des classes, les opportunistes et les putschistes conçoivent obligatoirement le concept de classe de manière statique, comme quelque chose qui est donné immuablement, une fois pour toutes, et pas comme quelque chose de dynamique qui apparaît, croît et prend soi-même vie dans la lutte. Cependant, c'est seulement lorsque nous considérons la constitution du prolétariat en classe sociale *comme objectif et tendance de la révolution*, et non comme point de départ de la révolution, que nous pouvons trouver une base solide pour la tactique constamment changeante de l'action communiste. La réalité économique et scientifique de la classe sociale est assurément le point de départ des considérations tactiques. Mais sa réalisation vivante par le prolétariat ne peut être que le but de l'action révolutionnaire. Toute action révolutionnaire authentique réduit la tension, l'écart entre l'être économique et la conscience active du prolétariat. Si cette conscience a atteint, pénétré et illuminé l'être, elle a alors la force de surmonter tous les obstacles : de parachever le processus de la révolution.

Dans l'exposé des motifs de sa proposition de scission d'avec la fraction Willich-Schaper, Marx dit avec une clarté incomparable : « Au lieu que ce soient les rapports véritables, c'est *la simple volonté* qui devient [pour cette fraction ] le moteur de la révolution... Tandis que nous disons aux ouvriers : "Il vous faut traverser 15, 20 et 50 ans de guerres civiles et de guerres entre peuples non seulement pour changer les rapports existants, mais *pour*

*vous changer vous-mêmes* et vous rendre capables du pouvoir politique" vous dites au contraire : "Nous devons arriver de suite au pouvoir, ou alors aller nous coucher." [...] De même que les démocrates avaient fait du mot *peuple* un être sacré, vous en faites autant du mot *prolétariat*. Comme les démocrates, vous substituez à l'évolution révolutionnaire la phrase révolutionnaire, etc., etc.. »<sup>9</sup>

[1920]



---

<sup>9</sup> Tout ce paragraphe est extrait des *préliminaires* (chap. I) de l'article de Karl Marx : *Révélation sur le procès des communistes de Cologne*, (1852), in *Œuvres IV* op. cit., p. 587.